

Expérience d'amour immanent

Au-delà d'une simple histoire de rupture, l'écrivain Simon Johannin embarque son narrateur, entre Paris et la nuit marseillaise, dans une quête existentielle

ROMAN

Lorsque Théo, narrateur d'*Ici commence un amour*, entreprend d'ouvrir son récit, le temps semble suspendu : il évoque « *cet instant sans passé ni futur* » où Gloria, l'amour de sa vie, l'a quitté. Un soir de novembre qui le hante non comme un cauchemar, mais comme un rêve trop doux, dont on ne voudrait pas se séparer au réveil. Flottante, éthérée, Gloria est un idéal, et Théo n'arrive pas à s'en défaire. Mais la prose virtuose de Simon Johannin, déjà remarquée dans ses précédents romans chez Allia (*L'Été des charognes*, 2017 ; *Nino dans la nuit*, 2019), nous mène bien au-delà de la simple histoire d'une rupture amoureuse.

Théo, d'ailleurs, ne demeure pas longtemps désœuvré. Il arpente Marseille et Paris, prend le pouls de divers milieux urbains pour vivre plus intensément encore. La langueur amoureuse qui le guette est toujours contrebalancée par le piquant de son esprit critique, et son lyrisme personnel, par les dialogues avec des personnages venus de tous les horizons. De la rue Saint-Denis aux défilés de mode parisiens, des chaleureux bars à chicha (aussi appelées « *cannes à cancer* ») de Marseille aux clubs où les jeunes filles s'agrippent à lui, Théo nourrit sa curiosité de manière presque boulimique. Il avoue pourtant que « *manger le monde à la recherche de la nouveauté ne [l]'a mené qu'à [son] propre désordre* ». Un désordre qui apparaît dans la narration – où sont insérés sans guillemets les mots de quelques énergumènes – et rend sa voix polyphonique.

Le jeune écrivain qu'est Théo, qui partage plus d'un trait avec l'auteur, verse ainsi dans la critique jouissive des hypocrisies de notre siècle. Dans son roman autobiographique « *Le Misérable* », mis en abyme au cœur de l'ouvrage, Théo s'attaque au milieu littéraire, croque écrivains à succès, journalistes futiles et édi-



Plage de la Verrerie, à Marseille, en 2019.

PATRICK GHERDOUSSI

SI L'ÉCRITURE DE SIMON JOHANNIN REPOSE SUR LE « DIRE », LA MUSIQUE, ELLE, POURRAIT ÉGALEMENT « LAISSER COULER » L'INEFFABLE

teurs avides ; puis aux milieux « *engagés* » des bobos qui rongent la substantifique moelle de Marseille et des pseudo-féministes qui aiment « *marcher sur l'érotisme des autres* ». Il ne s'épargne pas non plus. « *J'ai peur d'avoir écrit au service de ce que je récuse, de l'avoir fait par esprit de contradiction avec les prétentions de pureté morale de l'époque* », confie-t-il.

Progressivement, le narrateur avoue ainsi son ambivalence et sa fragilité. Ça et là, des souvenirs affluent dans la narration, comme des relents mal digérés. « *T'en as pas marre de faire tout le temps des révélations aux autres pour éviter de te regarder ?* », lui avait lancé Gloria lors d'une dispute. Le récit n'est alors plus seulement celui d'une rupture, mais aussi celui d'une crise existentielle qui ne dit pas son nom.

Au fond, cette séparation est pour lui une expérience proche de la mort : « *Plus de fluides dans le corps, tout au plus quelques tremblements, des larmes stagnan-*

tes où viennent pondre de tristes moustiques. Pourquoi mon cadavre est en vie et me porte ? » Cette question ne trouve pas de réponse, mais elle résonne avec d'autres cris, que seul Théo semble entendre. Il écoute un clochard aux « *fringues pleines de détresse* », allume la cigarette de sa vieille voisine restée seule paralysée au sol, aide une migrante du Kosovo mariée de force et battue au fer par son conjoint. De ces vies qui frôlent la mort, de ces vies de misère, naît un questionnement métaphysique : « *Existe-t-il seulement autre chose ? Y a-t-il quelque part une forme à inventer, une lumière d'espérance sans que cela sonne comme un relent d'église ?* » Théo semble surtout avoir foi dans l'écriture, et dans le sexe, qu'il définit comme seul capable de « *laisser couler ce que l'on ne sait pas dire autrement* ». Si l'écriture repose sur le « *dire* », la musique, elle, pourrait également « *laisser couler* » l'ineffable.

Du reste, la belle playlist Spotify que l'auteur propose (via un QR code) à la fin de l'ouvrage nous invite à lire autrement, avec d'autres paroles et d'autres rythmes, les interrogations existentielles de Théo, tout comme ses expériences mystiques au contact de la mer – « *millier de petites bouches de sel me mordillant la peau* ». Nous parvient alors son irrésistible élan de liberté. ■

SIDONIE BLAISE

EXTRAIT

« Gloria, destin d'une écriture en suspens, d'une écriture suspendue à tes lèvres. Des fragments de ciels grandioses et de tempêtes hachurant mon esprit tandis qu'autour rien ne bouge, seulement l'angoisse faisant parfois chavirer les cyprès en bordure du parking.

Lorsque leur danse m'affôle au-delà de la raison, je redresse mon corps (...) et prouve ma vie au monde en marchant partout où mes pieds me portent. L'odeur du shit et de l'essence vient bientôt m'attraper la gorge et la faire sourire, étouffant un peu ce désir de toi, celui d'une fièvre attachée à ton corps. »

ICI COMMENCE UN AMOUR, PAGE 123

ICI COMMENCE UN AMOUR, de Simon Johannin, Allia, 256 p., 17€, numérique 10 €.